



HAL
open science

Precision and préciosité: the nitpicnking comical potential in Molière's plays

Jean-Bernard Cheymol

► **To cite this version:**

Jean-Bernard Cheymol. Precision and préciosité: the nitpicnking comical potential in Molière's plays. Cahiers Sens Public, 2019, n° 23-24 (1), pp.53-69. 10.3917/csp.023.0053 . hal-03953634

HAL Id: hal-03953634

<https://hal.science/hal-03953634>

Submitted on 24 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Précision et préciosité : le comique du pinaillage chez Molière

Jean-Bernard CHEYMOL

Dans le portrait qu'il brosse de la complexité humaine, qui prend notamment la forme de la préciosité, Molière met en scène quelques figures désormais célèbres qu'on pourrait aujourd'hui qualifier de pinailleurs. On peut s'interroger sur les liens de leur célébrité avec la notion de pinaillage ; l'enquête importe d'autant plus que les spécificités d'une pratique qui fait plonger le souci de la précision dans la préciosité pourraient bien expliquer qu'elle provoque le rire.

Le sentiment de supériorité du précieux porte à croire qu'il met sans cesse un point d'honneur à ne pas se laisser dominer dans une discussion et à discuter sur chaque point pour ne rien perdre de sa superbe intellectuelle. Or, si on définit provisoirement le pinaillage comme un type de dialogue où l'on se reprend l'un l'autre (la chicane) et où trouve place une argumentation parfois mesquine dans laquelle on a le souci exagéré des détails et de la précision, on dira que les personnages du théâtre de Molière pinaillent peu, y compris parmi les précieux mais, quand ils le font, ils donnent à ce comportement une profondeur qui produit aussi le comique. Pour donner corps à cette idée, on s'intéressera à plusieurs personnages en extrayant des cas, en l'occurrence deux suffisamment différents pour souligner des aspects particuliers du pinaillage. Remarquons d'emblée qu'il ne s'agit pas de produire une analyse littéraire des extraits que nous citerons, mais de les utiliser comme des exemples susceptibles d'éclairer la pratique que constitue le pinaillage ; nous voudrions exemplifier qu'il s'agit d'une pratique de communication.

1. Des scrupules langagiers

Dans *le Malade imaginaire* (acte II, scène 6) se trouve sans doute une séquence bien connue, sur laquelle malgré tout on se penchera à nouveau. À la fin de la scène 6, en présence du soi-disant malade Argan, en un échange bref, si l'on s'accorde à dire qu'il s'agit d'un pinaillage – on repérera facilement qu'il n'a pas besoin de durer pour exister –, Thomas Diafoirus et son père cherchent à se faire reconnaître d'Argan comme de bons médecins pour que le fils puisse épouser la fille du patient. Alors que ce dernier, avant de les quitter, leur demande de lui dire comment il le trouve, Thomas lui tâte le pouls, qu'il caractérise en

employant successivement des termes savants, recueillant chaque fois l'approbation de son père, en français ou en latin.

ARGAN.— Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DIAFOIRUS lui tâte le pouls.— Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS.— Dico, que le pouls de Monsieur, est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.— Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.— Repoussant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Bene.*

THOMAS DIAFOIRUS.— Et même un peu caprisant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Optime.*

THOMAS DIAFOIRUS.— Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Fort bien.

Le dialogue entre les Diafoirus, qui rivalisent de formules latines pour cacher leur ignorance, se présente non comme un écueil dans lequel tomberaient malgré eux des interlocuteurs maladroits, mais comme une forme de stratégie visant à prendre du pouvoir sur une tierce personne. Un exemple précis peut en convaincre. Lorsque Thomas Diafoirus qualifie le pouls d'Argan de « diuruscule, pour ne pas dire dur », dans cette expression à double sens on peut en effet prendre le « pour ne pas dire » au pied de la lettre : alors que, dans le langage courant, l'expression signifierait une hésitation qui conduirait à affirmer malgré tout la dureté du pouls, utilisant une figure d'atténuation, une prétérition, elle signifie à un second niveau de compréhension, qui en fait le comique, qu'il faut à tout prix éviter la formulation simple, le détour pratiqué (qu'on trouvera à son apogée dans les *Précieuses ridicules*), étant affirmé implicitement comme but du discours, parce qu'indice de science. Complexifier l'expression correspond à une stratégie tout à fait consciente dont le père constate chez son fils la bonne observance en répétant son approbation, souvent en latin, à

chaque nouveau terme employé. Son enjeu est la reconnaissance d'un pouvoir sur le langage et sur les êtres et, grâce à elle, une position sociale que le médecin de l'époque cherche à acquérir.

Dans ce cas précis, parler ne consiste pas à pousser la précision jusqu'à ce que l'interlocuteur la trouve finalement abusive, mais à produire d'emblée de la confusion dans l'esprit d'un tiers, en l'occurrence dans celui d'Argan, et à en tirer parti. En effet, dans ce qu'on pourrait appeler pinaillement et qui semble assumé comme tel, la confusion n'est pas seulement une conséquence, mais un moyen mis en œuvre dans un but précis. L'objectif consiste en effet à se faire reconnaître comme un homme de science, tout en prenant soin d'éviter de contredire Monsieur Purgon, le médecin d'Argan, pour que le mariage puisse se faire. Dès lors, il faut décrire le soi-disant mal d'Argan avec précision sans toutefois trop s'avancer pour éviter de contredire le diagnostic de Monsieur Purgon (une maladie du foie) ni sa recommandation (manger bouilli et non rôti), écueil dans lequel les Diafoirus manquent de tomber à deux reprises, le fils se risquant à incriminer la rate et le père à lui conseiller de manger rôti.

ARGAN.— Non, Monsieur Purgon dit que c'est mon foie, qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Eh oui, qui dit parenchyme, dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du *vas breve* du pyllore, et souvent des méats cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN.— Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Eh oui, rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.— Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments, par les nombres impairs.

Parvenir à une telle confusion, savamment entretenue, ne va pas de soi ; on relèvera plusieurs procédés dans ce qu'on peut qualifier de stratégie discursive. Les deux médecins se reprennent l'un l'autre, dira-t-on qu'ils pinaillement entre eux deux, ensemble, pour éviter la contradiction, grâce à une surenchère dans l'expression, une confrontation interne du langage qui évite la confrontation externe, directe avec celui qui pourrait juger de la vanité de leur discours ? Pour le spectateur, il est d'ailleurs clair que le pinaillement est à visée interne, les médecins jouant leur prestige au sein de l'institution alors que, vis-à-vis du public ou des

malades en puissance, ils sont simplement ridicules. Ils pinaillent donc d'un plein accord, le père enseignant même cet art au fils, ce qui confirme que pinailler n'est pas une activité solitaire et qu'elle ne met pas seulement en scène un pinailleur et celui qui subit le pinaillage, mais que plusieurs pinailleurs peuvent pinailler de concert, rivalisant certes entre eux mais poursuivant ensemble le même but, en l'occurrence le mariage du fils. De cette surenchère naît une succession d'ajouts de distinctions qui, s'ils ne permettent pas de clarifier une situation et de mieux cerner un cas particulier, servent au contraire à éviter et à masquer les questions par la complexité qu'ils créent. En effet, alors qu'à la scène 10 de l'acte III Toinette ramènera les divers petits maux d'Argan à une seule cause, « le poumon », le père et le fils rivalisent dans l'emploi de mots compliqués empruntés pour la plupart au vocabulaire de la médecine de l'époque, mais dont l'accumulation renforce la complexité. Le pinaillage, loin de préciser en ce cas, paraît une conduite de détour.

Si l'on s'arrête un instant sur ce vocabulaire, essentiel à la pratique du pinaillage, un phénomène est à noter : dans la réplique « diuruscule, pour ne pas dire dur », l'emploi de « diuruscule » combine dureté et atténuation : le pouls est dit dur¹ mais en atténuant ce caractère initial grâce au diminutif. Même structure dans « et même un peu caprisant », expression au sein de laquelle à l'annonce d'une exagération imminente succède immédiatement l'atténuation. Par la combinaison de mouvements de sens contraires, on atteint un équilibre (éventuellement hésitant, ce que suggère également le « pour ne pas dire ») entre les contraires. Ce double mouvement dans la caractérisation accentue, pour la dramatiser, la soi-disant maladie d'Argan mais sans tomber dans l'excès, comme si pinailler consistait à ménager ce dont on parle, le patient et son pouls, à circonvenir la prétendue maladie sans risquer de la faire s'évanouir en la définissant. Pour atteindre l'objectif qui est de gagner la confiance d'Argan, il faut aussi interpeller le soi-disant malade et attirer son attention sur son prétendu mal sans pour autant l'effrayer. Le pinaillage permet cette demi-mesure, il dit sans dire, en restant dans l'imprécision. Une telle imprécision, obtenue par une précision artificielle qui ne précise rien, enveloppe son objet dans des mots compliqués. Cela témoigne d'un jeu sémantique qui, dans différentes occurrences du pinaillage dénoncées par Molière, côtoie d'autres déformations infligées au langage. Par exemple, la préciosité s'attaque à la syntaxe en imposant de multiples contorsions à la phrase « Belle marquise, vos beaux

1

En réalité, Thomas Diafoirus devrait dire « duriusucule » et non « diuruscule » pour signifier que le pouls est un peu dur, mais il intervertit les lettres, ce qui accentue le comique du mot.

yeux me font mourir d'amour », dans le *Bourgeois gentilhomme*. Pourquoi le malade se prête-t-il tout particulièrement au pinaillage à son sujet ? Sans doute parce que cette pratique enfle l'intérêt de ce dont on parle. Les mots et expressions recherchés servent le pouvoir des médecins sur la soi-disant maladie d'Argan : le médecin complexifie la maladie dont il devient maître, tout en lui donnant une importance qui valorise aussi le patient, et en adoptant à son égard une attitude qui mêle considération (sensible notamment dans la formation souvent complexe des substantifs et des expressions désignant la maladie) et dérision.

Ce premier extrait éclaire le pinaillage, dans un contexte comique, en en faisant une attitude délibérément choisie, une espèce d'effet-retard délibéré, et non le résultat d'un mouvement auto-entretenu où on se laisserait emporter sans le vouloir par une recherche toujours croissante de précision. Il entre dans le pinaillage une part d'hésitation, au fond, à trancher, ce qui correspond à la conception courante du phénomène, selon laquelle le pinailleur s'empêtré finalement dans son discours – d'où l'impression de piétinement qu'il donne souvent. Mais l'hésitation ici est construite par un discours qui crée le flou à force de précision, à la limite de la contradiction, pour éviter d'entrer sur le terrain du savoir, ce qui serait fatal aux Diafoirus.

2. Du simple et du complexe dans le pinaillage

Deux passages du *Bourgeois gentilhomme* (acte II scène 4 et acte III scène 3) donnent quant à eux une portée différente au pinaillage, en explorant la manière dont le pinailleur se plaît à complexifier ce qui peut sembler simple tout en critiquant l'opposition courante entre simple et complexe.²

Lors de la leçon du maître de philosophie, qui constitue un des passages les plus célèbres de la pièce, à la scène 4 du deuxième acte, dans le contexte d'un jugement sur ce qui vaut la peine d'être appris, le maître de philosophie tente d'entraîner Monsieur Jourdain sur le terrain de distinctions subtiles (par exemple les opérations de l'esprit enseignées par la logique, « la première, la seconde et la troisième »), et ce faisant il se fera connaître comme pinailleur impénitent. Mais Jourdain renâcle, ce qui conduit le maître à lui apprendre en même temps l'orthographe (qu'il pratiquerait sans la connaître, de même qu'il fait de la prose sans le savoir) et les mouvements de la bouche associés à la prononciation des sons.

2

Pour toutes ces considérations, on renvoie à l'article de Line SORYANO ici-même.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, A, Oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E, A, E. Ma foi oui. Ah que cela est beau !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix, O, se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O, O. Vous avez raison, O. Ah la belle chose, que de savoir quelque chose !

Les rudiments de prononciation que présente Molière apparaissent comme une forme de pinaillage, parce que le niveau de détail dans l'analyse des sons apparaît disproportionné par rapport à l'usage courant du langage, ou parce que, aux yeux d'un non-connaissseur, une sophistication dans l'analyse apparaît toujours superfétatoire. Y aurait-il dans le pinaillage un non-respect de la maxime gricéenne de qualité ? Les distinctions effectuées semblent en outre ne rien pouvoir apprendre de nouveau à un adulte sachant parler, si ce n'est, en apparence, à Monsieur Jourdain. Cette première scène souligne ainsi à elle seule plusieurs aspects du pinaillage.

Souvent, en effet, on qualifie un discours de pinaillage lorsque, tout en l'écoutant, on en vient à le critiquer parce qu'on trouve que son auteur fait preuve d'une subtilité excessive par rapport au sujet traité. Or une originalité de la présentation de cette activité par Molière tient à la joie partagée par le pinailleur et celui à qui il s'adresse, alors que l'on imagine généralement leurs relations comme conflictuelles. Même si le public peut rire de la scène,

Jourdain aime quant à lui à être conduit dans des distinctions subtiles : Molière montre ici un mode de fonctionnement interne du pinaillage par excès de précision plutôt que le jugement dont il peut faire l'objet. Les raisons de son acceptation immédiate et les conditions de son développement – ce qui se manifeste ici dans l'enthousiasme de Monsieur Jourdain – sont à bien distinguer de son rejet ultérieur, lorsqu'on se lasse des distinctions trop subtiles qu'il met en œuvre. En d'autres termes, avant de qualifier le pinaillage comme tel, ou comme tellement ennuyeux, on peut l'accepter un temps parce qu'on apprécie certaines de ses caractéristiques, ne serait-ce que pour le laisser se développer suffisamment afin qu'il puisse ensuite faire l'objet d'une critique éventuelle.

Il y a une raison à cette joie : pinailler procure à Monsieur Jourdain un sentiment d'élévation en raison de la facilité apparente de ce qui est appris. Il y aurait ainsi à prendre en compte un contexte, social en l'occurrence, tel qu'une précision pour une classe serait considérée comme pinaillage ridicule pour une autre. Car le point de départ est un acquis simple, au sein duquel le pinailleur introduit de la complexité. Monsieur Jourdain aime la simplicité du contenu de l'apprentissage, sur lequel la complexité de l'explication vient se greffer comme un prolongement naturel, alors que seul le public peut percevoir l'arbitraire de l'assemblage. La scène critique le pinaillage du pédant pour le caractère régressif du retour qu'il propose sur du déjà connu, les lettres et les sons, *a fortiori* par des acteurs qui savent manier la langue, faire un usage vif et habile du langage dans le contexte d'une pièce de théâtre comique. Notons que les mouvements de la bouche sont ceux de la parole, impliqués dans celle des acteurs eux-mêmes, mais aussi ceux de l'alimentation. Ils sont donc acquis très tôt, le contraste avec les distinctions du maître de philosophie n'en étant que plus surprenant.

Mais au-delà du rire que la scène peut susciter, sans doute une certaine profondeur se manifeste-t-elle dans le comique de la scène : Monsieur Jourdain a peut-être raison d'apprécier ce retour sur la simplicité d'un acquis ancien et la richesse de ce savoir simple, lesquelles s'opposent à une complexification où l'on perd (ou fait perdre) le fil de la pensée. Quand il s'écrie : « Ah, qu'il est bon de savoir quelque chose », même si ce savoir peut nous paraître bien commun et peu digne d'exclamation, il signifie aussi qu'apprendre consiste à prendre conscience de ce que l'on sait déjà, à le redécouvrir et à le voir sous un angle différent. Il questionne en tout cas les rapports ambigus de la simplicité et de la complexité et révèle de façon comique la possibilité pour le pinaillage de venir sur le terrain du savoir le plus simple. Il ne s'agit pas d'entraîner Monsieur Jourdain sur le terrain de distinctions subtiles et d'un savoir raffiné, ce à quoi il se refuse d'ailleurs, mais de lui montrer qu'il y a de la

complexité dans la simplicité des premiers apprentissages qui, au-delà de leur apparence anodine, sont loin d'aller de soi. Pinailler permet de se rendre compte par contraste de tout ce que l'on peut savoir sans le formaliser ni en fixer les conditions de possibilité. Le rire appelé par le comique de la scène n'est pas sans traduire un trouble, car il s'enracine dans un questionnement implicite sur le rapport au déjà connu du savoir prétendument nouveau et productif, opposé au soi-disant piétinement du pinaillage. Derrière l'apparente évidence du rejet opposé au pinailleur, dont le rire du public semble témoigner, se cache donc une évaluation complexe. Le ridicule ne se manifeste qu'aux yeux du spectateur, c'est-à-dire d'une instance critique extérieure, ici seule à même d'en juger avec le recul nécessaire. À la question : « La phonétique peut-elle donner lieu à une forme de pinaillage ? », on ne peut répondre que, selon le contexte, le spectateur comprend que le sentiment d'excès dépend des situations que le théâtre aime précisément à faire varier.

Car la leçon du maître de philosophie ne peut pleinement apparaître comme une forme de pinaillage que rapportée à sa tentative de reproduction par Monsieur Jourdain au début de l'acte III. En effet, une particularité de la représentation du pinaillage offerte par Molière réside dans la façon dont cette activité est reproduite par Monsieur Jourdain. À la scène 3 de l'acte III, pour justifier devant sa femme et sa servante Nicole qu'il ait recours aux services des différents maîtres qui se sont succédé pour tenter de lui faire partager leur art, Monsieur Jourdain reproduit la leçon du maître de philosophie sur la prononciation des sons. Monsieur Jourdain tentera maladroitement de reproduire devant la servante Nicole ces distinctions qui apparaîtront comme d'autant plus oiseuses qu'elles se heurteront cette fois-ci à l'incompréhension de la servante. Autre leçon pragmatique du témoignage : toute simplicité n'est pas bonne à faire valoir avec tout interlocuteur.

3. Un comportement imitatif

Envisagée sous l'angle de la répétition d'un même comportement par deux acteurs dans des circonstances différentes, la scène du maître de philosophie et sa restitution par Monsieur Jourdain devant Nicole permettent de comparer deux situations que leur proximité dans la pièce vient encourager. Le parallélisme de ces deux scènes met en évidence plusieurs caractéristiques nouvelles qui viennent compléter une première approche du pinaillage. Il est présenté comme un comportement foncièrement imitatif : Monsieur Jourdain utilise le discours qu'il a appris dudit maître de philosophie, comme si on ne décidait pas de faire des distinctions subtiles de sa propre initiative, gratuitement, mais en adoptant un comportement

appris et restitué, de façon scolaire et mécanique, comme dans l'usage d'une scolastique caricaturée. L'associant à la répétition, la scène montre la redondance à l'œuvre dans le pinaillage : pose problème l'utilité d'un savoir qui n'apporte rien parce qu'il ne produit rien. La servante Nicole critiquera ouvertement la vanité de ce pseudo-savoir lorsque Jourdain tentera, répétant ce savoir redondant, de le lui enseigner lui-même, ce qui l'amène à demander : « de quoi est-ce que tout cela guérit ? ». Car le pinaillage présente un caractère cumulatif, suggéré d'ailleurs par le poids de Monsieur Jourdain et par son appétit de connaissances : le maître de philosophie plaque sur une pratique élémentaire du langage une série de descriptions qui viennent s'ajouter à celle-ci et la gonfler en même temps d'une importance qu'elle n'avait pas à l'origine. On peut cerner alors la dimension cognitive du langage dont l'utilité sociale n'est pas avérée immédiatement ni pour tout le monde.

Le pinaillage, dans cet exemple où il se transmet d'une manière que l'on pourrait aujourd'hui qualifier de « virale », n'a rien de conscient chez celui qui s'y livre – à l'opposé de son usage délibéré dans *le Malade imaginaire* –, mais apparaît seulement comme tel *a posteriori*, aux yeux du nouveau destinataire, la servante, et du spectateur. En effet, le maître de philosophie, de même que Monsieur Jourdain dans sa tentative d'imitation du maître, semblent de bonne foi vouloir transmettre le savoir qu'ils ont acquis à un disciple qu'ils souhaitent instruire, y compris avec une certaine violence, en l'occurrence à l'égard de Nicole, ou dans la conscience d'une supériorité, celle du maître de philosophie à l'égard de Monsieur Jourdain. Il en a d'autant moins conscience que l'interlocuteur peut ne pas trouver son discours pinailleur et donc ne pas lui renvoyer cette image. Monsieur Jourdain, on l'a dit, accepte volontiers la leçon qui lui est donnée en manifestant son admiration à l'égard de son maître.

Le discours qu'il tente d'imiter devant Nicole ne trahit pas chez Monsieur Jourdain un tempérament pinailleur. Car on peut remarquer que Jourdain imite une parole précise mais que, juste après, il se trouve victime d'une forme de raisonnement diamétralement opposée, qui néglige le détail au lieu de le cultiver. Immédiatement après qu'il a tenté d'instruire Nicole des détails de la prononciation, à la scène suivante (Acte III, scène 4) survient en effet précisément Dorante qui, afin de lui emprunter à nouveau de l'argent, lui demande combien il lui doit exactement pour lui proposer d'arrondir la somme en lui prêtant encore un peu plus. Plus généralement, Monsieur Jourdain se range du côté des précieux, c'est-à-dire de ceux qui prétendent à une précision dont les gens ordinaires seraient incapables et tirent de cette prétention le prix de leur existence. Pourtant, il se laisse abuser par les fictions les plus grossières, telle la cérémonie finale qui, sous la conduite du valet déguisé en Turc, doit

l'élever à la dignité de Paladin en faisant de lui un « Mammamouchi ». Celui qui se livre au pinaillage peut tout aussi bien se laisser berner par un argument « énorme », la recherche de précision en son excès pouvant s'inverser en son opposé. Chez Jourdain, le pinaillage, en tant que comportement imitatif, s'instaure donc sur fond d'un manque de constance dans l'exigence de précision plutôt que sur un attachement profond à la précision. Il semble que l'excès dans la recherche de la précision censée assurer une supériorité dans le savoir – associée chez Jourdain à une meilleure condition sociale, celle de gentilhomme – se combine chez lui de façon étonnante avec un manque criant de discernement. Il ressort de ce passage rapide d'un excès à l'autre que l'exigence de précision est au fond toujours extrêmement relative.

4. Pragmatique du pinaillage

Si, dans le *Bourgeois Gentilhomme*, il ne s'enracine pas dans un tempérament, le pinaillage apparaît comme un comportement – au-delà d'un échange de propos – à envisager dans sa globalité, comportement plus ou moins adapté selon les circonstances et les personnages en présence, plus ou moins conscient aussi. Tout savoir peut faire le lit du pinaillage, se transformer en occasion de pinailler : tout dépend en effet de la présentation qui en est faite, de l'interlocuteur auquel on s'adresse et de la façon dont ce dernier accueille le discours de celui qui se place dans une position de supériorité quant au savoir. C'est donc dans le contexte d'une relation entre interlocuteurs que le pinaillage peut apparaître comme tel : ce qui est pinaillage à un moment ne l'est pas à un autre moment dans des circonstances différentes. Il se fait jour dans la pièce de Molière dans l'entre-deux du passage d'un contexte à l'autre, comme si cette différence de contexte permettait de mieux saisir la nature des relations à l'œuvre dans les échanges pinailleurs. En d'autres termes, il n'existe pas de discours pinailleur indépendant des circonstances de son apparition. En l'occurrence, c'est seulement lorsque l'un des deux personnages qui se trouvent successivement en position d'apprenant (Monsieur Jourdain après le maître de philosophie) s'adresse à qui ne le comprend pas, que le pinaillage apparaît comme tel, qui plus est uniquement aux yeux de la servante ou du spectateur, seuls capables d'émettre un jugement critique à son égard.

Les changements dans la situation des interlocuteurs permettent de mettre en évidence certaines caractéristiques de l'échange où apparaît le pinaillage. Il peut exister un décalage entre des attentes différentes selon les interlocuteurs et un malentendu sur le but de l'échange. Ainsi, Monsieur Jourdain affirme une volonté d'instruire Nicole sans désir partagé, imposant son prétendu savoir à celle en qui il voit une opposante et à qui il cherche à « rabattre son

caquet », sur fond de misogynie. Il s'adresse en ces termes à sa servante et à sa femme juste avant de tenter de l'instruire : « Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance ». Il va ensuite reproduire les questions que le maître de philosophie lui a posées à la scène 4 de l'Acte II, mais avec une rapidité qui traduit son désir d'asséner son savoir à Nicole et de lui montrer son manque de considération. Surtout, c'est l'enfermement de Jourdain dans la vaine répétition d'un autre échange qui constitue le pinaillage en présence de Nicole. Les variations dans les relations entre les interlocuteurs mettent en évidence la difficulté d'adaptation qui constitue le pinaillage, caractérisé par une rigidité qui pousse Monsieur Jourdain à répéter dans des circonstances très différentes un discours sans comprendre que ce qui a fonctionné trop facilement avec lui ne peut pas fonctionner avec une personne comme Nicole.

Au-delà du trait de caractère qui pourrait être celui d'un pinailleur, les deux exemples présentés, tous deux issus du théâtre de Molière, montrent que le pinaillage peut faire l'objet d'un choix et constituer une stratégie consciente qui peut également se retourner contre celui qui l'adopte : les Diafoirus, comme Monsieur Jourdain, sombrent dans le ridicule – et tel est pris qui croyait prendre. Le passage par les pièces de Molière pourrait nous convaincre que pinailler est une activité foncièrement vouée au comique en ce qu'elle témoigne d'une difficulté à apprécier le niveau de précision requis par tel ou tel contexte, ce que le théâtre se plaît à mettre en évidence grâce à la variation rapide des situations qu'il orchestre. Est critiqué notamment chez celui qui choisit d'emblée le pinaillage ou qui apparaît *a posteriori* comme un pinailleur le désir d'être reconnu comme détenteur d'une position de supériorité, de la même façon que, lorsque le précieux se pense supérieur aux autres, enfermé dans une représentation du savoir et de celui qui le détient, il devient incapable de s'adapter à son interlocuteur.

Références

MOLIERE, *Le Bourgeois gentilhomme, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2002.

MOLIERE, *Le Malade imaginaire, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2002.

